

LEGENDE

A close-up portrait of a man with dark, slightly damp hair and a light beard. He is wearing medieval-style armor, including a chainmail tunic and a large, dark, segmented pauldron on his right shoulder. He is holding a sword vertically in his right hand, with the blade pointing upwards. The background is a textured, greyish-brown wall.

BENOIT CHOFFIN

2ÈME PRIX DU CONCOURS 2019/2020
D'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE FANTASTIQUE (ADULTES)

LÉGENDE

I

« Peuple, puissants ; bourgeois comme manants,
Nombreuse était la foule rassemblée
Pour le départ en ce jour du prince Goustan
S'en allant secourir la princesse enlevée
[...] »

Posant ma plume, je fermai les yeux quelques instants pour tenter d'extraire de ma mémoire la moindre impression que m'auraient laissée les événements de cette matinée. C'était une tâche difficile que celle-ci, tant notre départ de la capitale du royaume d'Héronie m'avait plongée dans une profonde confusion. La bénédiction du Roi apposée sur chacun de nos fronts, les pleurs de convenance de la Reine, les applaudissements mesurés du parterre de nobles de la cour contrastant furieusement avec les acclamations de la populace qui nous avait accompagnés jusqu'à la Porte du Lion : il est vrai que de tels honneurs échoyaient rarement à des jeunes filles de basse extraction telles que moi. Et pourtant, il me fallait tâcher de tout retenir, tout garder en mémoire pour pouvoir retranscrire ce qu'on appellera probablement plus tard la *Geste du Prince Goustan* : le récit héroïque d'un prince parti délivrer une princesse retenue de force par un paladin maléfique. Car j'étais la scribe de notre groupe, c'est-à-dire à ce moment la mémoire vivante de celui-ci. Quand cette aventure serait achevée, j'inscrirais dans la légende les trois chevaliers que j'accompagne en composant pour leur plus grande gloire une ballade contant les nombreux exploits qui paveront le chemin de leur quête. En mon for intérieur, j'espérais surtout que narrer les hauts faits de chevaliers de si noble lignée ferait connaître mon talent à travers tout le royaume et par-delà ses frontières. La renommée des scribes se mesurant au retentissement de leurs écrits, qui savait vers quelles hautes sphères cela pourrait me mener ?

Interrompant mes rêveries, je rouvris les paupières pour retrouver le spectacle du feu de camp de ceux que j'appelle mes compagnons, bien que nous ne rompions pas le pain ensemble. Car les trois adolescents qui rivalisaient de rodomontades autour des flammes, ces trois jeunes loups aux dents bien longues et au torse bombé, n'étaient autres que les jumeaux Alaric et Guy, fils du duc et de la duchesse d'Albuzard et le prince Goustan, héritier du roi Hubert II, dit « le Bon ». Fille de modestes commerçants de la ville basse, repérée très tôt puis formée à exercer mon art de scribe, je n'avais rencontré les trois garçons que peu de temps avant notre départ. Je compris cependant très vite que, fille du peuple devenue par mon intelligence et mon abnégation femme de lettres, je représentais à peu de choses près tout ce que ces béotiens exécraient. Malheureusement pour eux, en Héronie, la tradition voulait que les jeunes nobles mâles partent aux portes de leur âge d'homme s'illustrer dans une quête : la seule compagnie qui leur était alors autorisée était celle d'un scribe comme moi.

Nombre de vieilles familles de l'aristocratie refusant de voir leurs enfants rejoindre cet ordre, ces places étaient bien souvent occupées par des roturiers. Alaric me traitait donc avec une indifférence teintée de morgue dont je m'accommodais fort bien ; Goustan et Guy, plus fins et retors que leur comparse, avaient quant à eux l'intelligence de composer avec moi car ils savaient que mon pouvoir s'écrivait à la pointe du calame plus qu'à celle de l'épée.

Pour l'heure, je devais terminer de consigner tout ce que je pouvais dans mon carnet de voyage : la nuit était déjà bien avancée et Goustan avait annoncé qu'il comptait nous faire lever aux aurores pour délivrer la princesse au plus tôt. Avant de me coucher, surgirent tout à coup dans mon esprit les dernières paroles que m'avait dites mon vieux maître ce matin dans la halle du château, juste avant notre départ. Cela faisait quelques jours que nous ne nous étions pas vus et je redoutais de devoir partir sans lui faire mes adieux. Après m'avoir brièvement étreinte, il m'avait attirée un peu à l'écart de la foule d'aristocrates et glissé à l'oreille sur le ton de la confidence : « Hélène, quelque chose ne tourne pas rond dans cette quête. On raconte que le Roi lui-même a exigé que tu accompagnes son fils dans cette aventure. Si j'étais toi, je me méfierais du Prince et des ambitions politiques de son père... ». Il fut brusquement interrompu par un tonnerre de cuivres : les trompettes et les cors annonçaient la cérémonie de départ de notre petite troupe et à regret, je dus rejoindre mes compagnons sans entendre les derniers conseils de mon mentor.

Pourquoi le Roi aurait-il imposé ma présence en particulier ? J'avais beau être ambitieuse, je n'étais pas non plus naïve : d'autres apprentis scribes que moi auraient tout aussi bien fait l'affaire. Taraudée par des questions sans réponse, je mis beaucoup de temps à m'endormir ce soir-là.

II

Nous chevauchions maintenant depuis plusieurs semaines vers les marches occidentales du royaume sur la piste de la princesse enlevée. À mesure que nous nous éloignions de la capitale et de son cœur politique, l'autorité du Roi allait en s'amenuisant. Ce dernier avait fait annoncer en grande pompe le départ de son fils le Prince et de ses compagnons, si bien que dans les premiers temps de notre équipée, la simple mention du patronyme royal suffisait à faire abaisser pour nous le moindre pont-levis et à nous procurer des vivres en quantité pléthorique. Après plusieurs jours de chevauchée, la cordialité et la générosité initiale de nos hôtes commença cependant à sensiblement décliner, et il fallut pour Goustan redoubler d'insistance pour faire accepter nos quatre présences. Pis encore pour l'égo des jeunes chevaliers : dans ces lieux reculés où rôdaient peste, famine et guerre, évoquer leur quête suscitait au mieux un intérêt limité chez leurs interlocuteurs, au pire un dédain affiché.

La journée s'écoulait lentement et, comble de l'ennui, Alaric et Guy s'étaient lancés dans une discussion animée sur la prétendue perte du respect dû aux chevaliers et à leur prestige parmi la population paysanne. À un moment, je n'y tins plus et leur lançai : « Messieurs, ne croyez pas

que la renommée héroïque des chevaliers se construise instantanément ! » Puis, m'avisant de l'insolence de ma remarque, je poursuivi, servile : « Peut-être que l'accomplissement de quelque acte chevaleresque vous aiderait à démarrer votre réputation ? ». Goustan, qui n'avait pas pris part à la conversation et chevauchait en tête, réfléchit un court instant et répondit : « Excellente idée, Hélène ! J'ai entendu récemment mon père le Roi se plaindre d'incursions sanglantes des Parses dans cette partie du royaume : il faut croire que la croisade menée par mon grand-père pour exterminer cette vermine ne leur a pas appris la leçon. Hardi mes braves, allons chasser du géant ! ».

Nous reprîmes notre route mais, plutôt que de poursuivre par le chemin le plus direct pour notre quête initiale, le Prince décida de nous rapprocher des contreforts des Monts bleus, là où les géants avaient été repoussés après la croisade sanglante de Charles IV le Brutal, père de Hubert II et grand-père de notre guide. Je n'en menais pas large et je n'étais pas la seule : Alaric et Guy eux-mêmes semblaient sur le qui-vive, en alerte au moindre craquement de branche suspect. Il faut dire qu'affronter un seul Parse n'était déjà pas une mince affaire pour un parti de héros, alors que dire des chances de survie de notre groupe de quatre allant nous jeter directement dans leur repaire ?

Insensiblement, le paysage commença à changer. Aux mornes plaines parsemées de champs incultes que nous quitions succédaient des douces collines enrajinées çà et là de petits vallons. Nous pénétrâmes bientôt dans une dense forêt. Lors d'un arrêt que nous fîmes pour bivouaquer sur une esplanade rocheuse, j'aperçus au-dessus des arbres un filet de fumée qui s'élevait en minces volutes. Après avoir parcouru encore quelques milles dans cette direction, nous atteignîmes enfin une petite chaumière qui semblait être la demeure d'un bûcheron et de sa famille. Une femme d'un gabarit gigantesque se tenait, seule, dans la cour de la mesure et débitait des rondins de bois avec une force et un rythme stupéfiants. Je ne le remarquai pas au premier abord, mais en longeant la clôture qui délimitait le petit domaine, nous nous aperçûmes que ses oreilles s'étiraient en pointe, ce qui trahissait une ascendance parse. Vu sa taille, somme toute très modeste pour une géante, je suspectai fortement qu'il s'agissait simplement d'une hybride. Alaric cracha sur le chemin et grogna : « Foutue sang-mêlée... » La demi-géante ne semblait pas nous accorder une once d'attention et continuait tranquillement sa besogne sylvestre. Je me rappelai alors avoir lu quelque part que les rares unions entre humains et Parses donnaient souvent naissance à des simples d'esprit : peut-être était-ce le cas pour celle-ci ? Alors que nous nous apprêtions à quitter les lieux, Goustan fut pris d'une inspiration subite et fit voler son destrier en direction de la bûcheronne. « Qu'est-ce qui te prend ? Les bastions parses sont dans cette direction ! » s'écria Guy, interloqué. « Mais tu ne comprends donc pas ? Ce monstre, là, c'est l'occasion unique de nous faire connaître à peu de frais ! Et puis, qui se souciera de la disparition d'une vulgaire hybride ? » S'adressant à Alaric : « Toi Alaric, ne brûles-tu pas d'envie de venger ton grand-père ? » L'intéressé, donc l'aïeul

avait perdu la vie dans les croisades menées par Charles IV, acquiesça froidement, puis emboîta le pas de son compagnon d'armes. Ce qui s'ensuivit alors m'a par la suite longtemps semblé relever d'un cauchemar éveillé. Arrivés à proximité de l'hybride, les trois chevaliers commencèrent à la railler mais n'obtinrent pour toute réaction de sa part qu'un sourire simple et épanoui. Prenant son silence et son rictus pour de la provocation, ils sortirent leurs armes de leur fourreau et Goustan s'avança, la lame levée. Avec une agilité surprenante pour sa taille, la demi-géante esquiva la pointe mortelle qui lui était adressée et asséna à Goustan un coup au visage avec le plat de sa hache qui l'envoya rouler dans la poussière, grognant de douleur. Malheureusement pour elle, les compagnons du Prince veillaient et eurent tôt fait de profiter de l'occasion pour l'abattre. Goustan se releva alors maladroitement et le visage déformé par la colère de s'être fait vaincre aussi aisément, entrepris de s'offrir un trophée en décapitant la demi-géante. Il dut s'y reprendre à plusieurs reprises avant d'y parvenir, et même Alaric et Guy détournèrent le regard, mal à l'aise. Quant à moi, j'avais depuis longtemps vomi mon repas au pied de mon cheval.

C'est à ce moment-là que la porte de la maison s'ouvrit à la volée ; nous entendîmes tous les trois un cri qui nous fit dresser les cheveux sur la tête et qui exsudait une tristesse telle que l'espace de quelques secondes, la lumière du soleil en fut comme voilée. Un vieil homme à la peau parcheminée sortit à la vitesse que pouvaient lui permettre ses maigres jambes en sanglotant et se jeta sur le torse de ce qui, à présent, ne pouvait être que le cadavre de sa défunte fille. Un frisson glacé se coula dans mon échine, mais Goustan se remit tranquillement en selle et nous quittâmes les lieux sans un regard en arrière : que pouvait bien faire le pauvre homme contre trois chevaliers en armes ? Grossièrement attachée, la tête de la demi-géante se balançait tristement sur la croupe du destrier du Prince et commençait déjà à attirer des essaims de mouches vertes. Juste avant de quitter la courette, nous entendîmes distinctement dans notre dos la voix du vieil homme s'élever comme un vent de mauvais augure : « Maudits ! Soyez tous maudits ! » Pour moi, ce jour-là, un voile s'était déchiré pour de bon sur la vraie nature de mes compagnons. Qu'avais-je donc déclenché en leur suggérant pareille idée ? Et après avoir vu ce spectacle, qu'aurai-je le courage d'écrire dans la ballade de Goustan ?

III

Nous sûmes que nous touchions au but de notre quête en apercevant au loin les premières franges du bosquet de ronces enchantées qui gardait la retraite du sinistre ravisseur. Depuis le meurtre de l'hybride par le Prince, le moral de notre petit groupe n'était pas allé en s'améliorant et à nos oreilles résonnaient encore les paroles funestes du vieil homme éploré. Goustan fut bien tenté, comme il en avait l'intention depuis le début, d'aller mendier quelques miettes de gloriole dans un village de paysans à proximité de la forêt, mais le regard consterné de ceux-là le dissuada d'insister.

Il finit par jeter le crâne à moitié dévoré par les vers et puant pire que mille morts dans un fossé, sur notre route.

De loin, les ronces formaient un rempart presque impénétrable qui devait faire au moins deux milles de rayon ; en hauteur, au centre du domaine interdit, s'élevait une petite colline surmontée d'un boqueteau de chênes. Autour, le paysage était d'une morne platitude : les ronces, florissantes, semblaient à elles seules capter toute l'énergie vitale des environs. Goustan se redressa sur son cheval et pressa l'allure à la perspective de l'accomplissement proche de sa destinée. Les deux jumeaux échangèrent un regard entendu : la dernière partie de notre aventure commençait. « Regardez ! » s'écria tout à coup Guy, alors que nous nous approchions de l'anneau de ronces. De son bras levé, le chevalier désignait deux petites formes blanches accolées aux abords de l'entrelacs d'épines. Il s'agissait de deux squelettes encore en armure et embrassés de façon grotesque. « Nous ne finirons pas comme eux » rassura Goustan, un sourire matois aux lèvres, « car nous l'avons *elle*. » Il avait dit cela en tendant une main ouverte dans ma direction. Alaric et Guy me regardèrent, aussi interloqués que moi. « Messires, », continua le Prince, « le bosquet qui se trouve en face de vous se nomme le Bois aux Dames et, comme son nom semble l'indiquer, son accès est interdit aux mâles. Essayez de forcer votre passage, de porter la flamme au sein de ce sanctuaire, et vous finirez comme les deux pauvres bougres que nous voyons, là. La magie ancienne qui protège ces lieux garantit cependant l'entrée et la sortie des femmes : notre scribe ouvrira le chemin et nous la suivrons de près. Quand nous aurons passé la barrière d'épines, nous mènerons de nouveau la danse. » La nouvelle vint me cueillir en plein ventre, telle un coup de poing. Quelle sottise avais-je été ! Comment avais-je pu croire que le Roi avait pu me choisir pour mes talents de scribe et voir en moi autre chose qu'un pantin à son service ? Les dernières paroles de mon maître résonnaient désormais douloureusement à mes oreilles, mais je me composai un visage impassible. Qu'aurais-je pu faire d'autre, après tout ?

Il était près de midi quand nous pénétrâmes dans le domaine des Ronces. Je pris la tête de notre petit groupe et me présentai face à la barrière vivante. Je la voyais pulser comme un cœur boursoufflé, à mon image pleine de rage contenue, mais à mon approche, les lianes s'écartèrent lentement et le trou formé faisait comme un tunnel couvert. Nous nous présentâmes sur le sentier qui s'enfonçait dans les ténèbres du bosquet et nous mîmes en route ; une fois que fût passé Alaric, qui fermait la marche, l'entrée se referma et nous fûmes bientôt plongés dans une dense pénombre. Nous perdîmes rapidement le décompte des heures passées dans cet étroit tunnel. Le temps semblait étrangement distordu ici-bas ; le seul repère temporel que nous avions était celui de nos besoins organiques et je me rappelle distinctement que nous avons dû nous arrêter par cinq fois pour établir un campement de fortune dans le couloir enténébré. La promiscuité avec les trois garçons, imposée par les ronces, mit mes nerfs à rude épreuve et j'eus tout le loisir pendant de longues heures

d'insomnie de réfléchir à l'objet de notre quête, si proche maintenant. J'étais en particulier très surprise que la princesse soit retenue contre son gré dans un sanctuaire qui semblait précisément dédié aux femmes. Pourquoi son ravisseur, si c'était un homme, l'aurait-il amenée dans un endroit qui n'était une prison que pour lui ? Après ce qui m'avait semblé être quelques jours de marche, le groupe entier était électrisé par l'imminence de l'issue qui ne cessait de se dérober à nos regards : aussi fût-ce avec soulagement que nous vîmes finalement le tunnel s'ouvrir. Nos yeux, habitués à la noirceur du faisceau inextricable de ronces, mirent quelques temps à s'habituer à la clarté nouvelle. Tout autour de nous s'étendaient des champs de fleurs de multiples couleurs et dont la diversité et la flamboyance offraient un contraste saisissant avec les champs de bataille stériles qui entouraient le bosquet de ronces. La lumière même, peut-être reflétée et amplifiée par les milliers de boutons d'or parsemant çà et là les environs, semblait d'une splendeur irréaliste, comme si cet îlot protégé de la folie humaine jouissait d'un printemps perpétuel. Le cœur du sanctuaire, que nous avions déjà aperçu avant de nous avancer dans les ronces, trônait au centre, et un chemin entretenu y menait.

« La Princesse doit se trouver là-dedans. » dit le Prince en désignant une modeste cabane à l'orée du bois. « Préparez vos armes les gars : le monstre qui la garde peut surgir d'un instant à l'autre. » ajouta-t-il. Le monstre, pensai-je, parlait-il du ravisseur ? Une lueur féroce dans les yeux, Guy sortit son arbalète et entreprit de la bander ; Alaric, quant à lui, fourbit sa hache de bataille, déterminé.

Nous nous avançâmes donc prudemment sur le chemin, sur nos gardes. Une fois arrivés devant le cabanon, Goustan s'appretait à descendre de son cheval quand une créature sortit des bois au galop, sur notre gauche. Nous eûmes un instant d'hésitation, comme fascinés par la splendeur du spectacle de cette mort propulsée qui nous était promise : la bête ressemblait à un cheval mais elle était à la fois plus grande et plus gracieuse que ceux-ci. Toute blanche, elle pointait sa corne fuselée dans notre direction et chargeait comme un paladin dans un tournoi. Guy, que l'attente avait rendu vigilant, fut le premier à réagir face à l'attaque. Malgré son saisissement, il eut le réflexe de viser et lâcher un carreau en direction de la bête ; le trait fila mais, mal ajusté, percuta une rotule de l'animal qui trébucha et glissa sur le sol à nos pieds. Hennissant de douleur, elle cherchait pourtant à se relever : Guy ne lui en laissa pas l'occasion car il sauta à terre et entreprit de l'achever avec son coutelas. Passée la terreur initiale de finir éventré, le caractère retors du chevalier repris le dessus et je crois qu'il prit un malin plaisir à sa besogne car les souffrances de l'animal fabuleux s'entendirent encore longtemps. Le Prince était quant à lui sauté à terre et se dirigeait vers la cabane : « Décidément, elle se mérite, ma future femme ! » fit-il, un sourire malsain aux lèvres. « Alaric, monte la garde à l'entrée, je vais la chercher à l'intérieur. » Alaric s'exécuta. Goustan ouvrit la porte de la cabane, l'allure conquérante ; quant à moi, je descendis de cheval et m'assis sur un tronc abattu, seule.

Quand les cris de terreur d'une femme retentirent et s'ajoutèrent aux derniers râles de la licorne, je me bouchai les oreilles, horrifiée. Je compris alors, amère, que je venais d'apprendre la dernière leçon du scribe : écrire une légende signifie taire les passages les moins avouables d'une aventure et parer des crimes odieux de beaux atours poétiques. Et j'avais ma part de complicité dans l'affaire, si je répandais ces mensonges avec mes vers.

J'en étais là de mes ruminations quand un changement soudain dans l'attitude de Guy et d'Alaric attira mon attention et me fit me déboucher les oreilles. La porte s'ouvrit à la volée, et le Prince sortit de la chaumière en tirant par le bras une jeune femme. Celle-ci se débattait et criait : « Lâche-moi, mais lâche-moi ! Tu n'as pas le droit de m'emmener ! » Le Prince, un rictus au coin des lèvres, ne répondait pas et se contentait d'avancer inexorablement. Soudain, la princesse se saisit du poignard accroché à la ceinture de Goustan et le lui planta dans l'aisselle, à un endroit où son armure ne le protégeait pas. Il y eut un instant de flottement pour nous tous, et sur le visage du prince se peignit un air de pure surprise. Il tomba à genoux, lâchant du même coup la main de la princesse. Par réflexe, Guy, qui avait réarmé son arbalète, visa et tira. Cette fois-ci, il fit mouche, et le trait mortel vint cueillir la Princesse en plein abdomen, la projetant en arrière.

Guy se précipita vers Goustan pour l'aider tandis qu'Alaric se penchait vers le cadavre de la princesse pour s'assurer qu'elle ne se relèverait pas. « Goustan est mort. » lâcha Guy d'une voix blanche à son comparse. C'est à ce moment précis que je compris enfin ce que nous étions venus faire en ces lieux. Nous n'étions pas venus délivrer une princesse : non, nous étions venus l'arracher au refuge qu'elle avait gagné pour échapper à son mariage forcé avec Goustan. Le Roi d'Héronie, affaibli par les guerres incessantes qu'il menait aux royaumes voisins et dont l'autorité peinait à s'étendre jusqu'aux frontières de son propre territoire, avait grand besoin du renfort de troupes que lui aurait apporté le mariage de son fils à la Princesse.

Mes yeux se tournèrent involontairement vers mon cheval : j'avais encore le temps de fuir. De les laisser mourir ici. Et de raconter comment s'était réellement passée cette quête.

Comme devinant mes pensées, les deux nobles raffermirent la prise sur leurs armes.

Épilogue

Château d'Héronie, vingt ans plus tard.

La fête organisée par le roi Hubert, vieillissant, battait son plein. Je quittai cependant la place de choix, à seulement quelques sièges du monarque, que mon statut de Haute Scribe d'Héronie m'accordait de droit : c'était bien là l'un des rares privilèges que j'aurais laissés sans discuter aux nobles de naissance. En remontant les tablées, je croisai le regard de Guy d'Albuzard ; à ses côtés, Alaric, ivre, était en train de raconter à qui voulait les entendre des exploits qu'il n'avait jamais accomplis. Une lueur étrange éclaira le regard du chevalier, mais je ne m'attardai pas. J'avais bien trop à perdre moi aussi pour dévoiler maintenant le secret qui nous unissait tous les trois. Accablée

par le poids de la fatigue et celui de ma conscience, je sortis de la salle pour monter dans mes quartiers. Au milieu des jongleurs et des cracheurs de feu, un barde avec son luth achevait de chanter sa ballade :

« [...]

Trouvant sur son chemin un géant colossal,
Goustan vainquit la bête en combat singulier.

Arrivé enfin face au paladin du Mal

Retenant captive la princesse enlevée

Vaillamment le héros au cœur pur combattit

Mais c'est en donnant la mort que Goustan périt. »